

ques indéterminées ; que, pour accréditer les bruits sinistres qui couraient parmi le peuple, et se mettre à l'abri de l'importune curiosité, il avait imaginé cette effrayante fantasmagorie ; et qu'afin de rendre l'illusion plus complète, un appareil électrique, disposé convenablement, communiquait à la serrure de la porte du haut de l'escalier, et donnait de violentes commotions à ceux qui avaient la témérité de s'y présenter pour pénétrer dans les appartements.

« Charmé d'apprendre ces détails touchant la merveilleuse apparition des ruines, et la commotion qui m'avait renversé sur le palier du vestibule, je lui demandai si Maria vivait encore, si elle était dans le château. Ses réponses affirmatives me comblèrent de joie, je renouvelai mes menaces, et le lâche Montal m'ouvrit en tremblant une porte secrète, par laquelle je pus arriver à l'appartement où vous étiez avec Collard et votre épouse. Vous savez l'usage que je fis de l'arme à feu que le hasard m'avait procurée.

Cependant votre ennemi n'est point mort du coup que je lui portai. Je l'ai vu sortir des ruines que nous avions quittées, et, accompagné de son odieux agent, s'enfoncer dans les solitudes au nord du mont Vésuve.

Maintenant il ne me reste plus qu'à implorer votre pardon, et celui de la vertueuse fille d'Anna, en faveur d'un criminel qui n'aura pas assez de larmes pour pleurer son inamie. Je quitte l'Italie où tout me rappelle mon forfait. En des climats lointains je vais vivre inconnu, dans la prière et la pénitence.

Une chose m'affligeait dans le récit d'Antonio, c'est l'assurance que Collard vivait encore. Tant que cet ennemi conserverait l'existence, je devais m'attendre à être l'objet de ses poursuites.

Bientôt le duc d'Albino, mon oncle, qui était parvenu à une extrême vieillesse, fut surpris par une maladie violente, et il succomba dans peu de jours. Ce nouveau malheur acheva de me rendre insupportable le séjour de Naples. Je résolus donc de revenir en France, où j'étais presqu'assuré d'être à l'abri des embûches que je redoutais en Italie. Mon mariage avec Maria, et la mort de mon oncle dont j'étais l'unique héritier, m'avaient rendu possesseur d'une fortune immense. J'en confiai l'administration à une personne sur la foi de laquelle je pouvais me reposer sans crainte. Pour éviter toute attaque imprévue, les préparatifs de notre voyage se firent secrètement, et, après quelques jours d'une heureuse navigation, nous abordâmes aux côtes de Provence.

« Arrivés au château de Mo-

relly qui fut témoin des amertumes de ma jeunesse, nous trouvâmes les mêmes domestiques qui, un an auparavant, m'avaient soigné avec tant de zèle et d'affection. Leur joie fut extrême en apprenant que je venais me fixer au milieu d'eux. Maria fut, comme moi, l'objet des attentions les plus délicates et les plus pressées de la part de ces fidèles serviteurs.

Plus d'un an se passa sans qu'aucun événement vint troubler la paix et le bonheur dont je jouissais.

Depuis quelque temps, plusieurs signes nous avaient annoncé que Maria serait bientôt mère. Je goûtais déjà un bonheur inexprimable à l'idée de la naissance d'un enfant, et je souhaitais avec ardeur l'époque peu éloignée, où il me ferait donné de jouir des douces joies de la paternité.

Un soir que je me promenais seul dans le parc du château, j'aperçus quelques hommes qui rôdaient en silence au milieu de l'obscurité, et paraissaient suivre mes pas avec une sorte d'opiniâtreté, car ils tendaient toujours à se rapprocher de moi, malgré l'attention que je mettais à les éviter. Cette singularité me frappa. Je conçus des craintes.

En rentrant au château, on me remit un papier cacheté, à mon adresse, qu'un inconnu vêtu d'un habit religieux venait d'apporter, et il avait disparu aussitôt sans vouloir répondre à aucune question.

« — Notre comte, m'écrivait-on, si Antonio vous a prouvé qu'il vous est dévoué, vous croirez à la vérité de ce qu'il s'empresse de vous annoncer.

« Un nouveau malheur vous menace ! Votre ennemi, échappé à la mort dans "les ruines du mont Vésuve," rôde autour de votre demeure. Le ciel me l'a fait reconnaître. Prenez des mesures pour déjouer ses complots. Je ferai mes efforts pour ne perdre de vue aucune de ses démarches, et pour être auprès de vous au moment du péril."

Je donnai en secret l'ordre précis que, pendant cette nuit, quoiqu'il arrivât, on n'ouvrit à personne les portes du château, me promettant de prendre dès le lendemain des mesures efficaces pour détourner le danger.

L'horloge avait sonné minuit. Je venais à peine de sentir le sommeil s'appesantir sur mes yeux, lorsque des cris d'épouvante me réveillèrent. O douleur ! le château était la proie d'un affreux incendie !... De toutes parts dans les appartements couraient éperdus et gémissants les domestiques dont les efforts n'avaient pu comprimer

la violence du feu !

Maria était à mes côtés ; je l'emportai tremblante à travers les flammes, qui faillirent nous étouffer. Toutefois, craignant d'être attaqué si je sortais par la grande porte, je suivis un passage étroit qui, donnant sur les derrières du château, me permit d'arriver sans danger à l'intérieur.

Dans notre fuite désespérée, nous étions parvenus au milieu du parc. Là, avec effroi, nous contemplions l'horrible incendie. Autour de l'édifice embrasé, de hideuses figures d'hommes me paraissaient s'agiter, munies de torches enflammées, alimentant le feu dévorateur.

Plus de doute : Collard présidait à la destruction !...

Seul, je me serais précipité sur le lieu de cette lugubre scène. Mais Maria s'attachait à mes pas, embrassait mes genoux, pâle et désolée. Je me représentai le sort cruel qui lui serait réservé si elle était privée de ma défense.

Je ne songeai plus qu'à chercher dans la fuite le salut que je ne pouvais me promettre, en restant plus longtemps dans les environs du château,

Nous nous dirigeons furtivement du côté de la mer dont le rivage n'était éloigné que d'un quart de mille. Nous nous flations ainsi d'échapper au danger dont nous étions menacés. Mais on avait remarqué notre fuite ! Deux des affreux brigands, qui rôdaient furieux autour de votre demeure embrasée, nous poursuivirent avec acharnement.

Maria, que sa position retardait dans sa course, tomba épuisée de fatigue et d'effroi. A genoux sur la terre, elle poussait des cris déchirants.

Les deux scélérats nous avaient atteints. J'étais devant Maria ; l'épée à la main, je défendais vigoureusement mes jours et les siens contre la fureur des assaillants, sans l'un desquels je reconnus Collard !... Toup à coup, l'épée dont j'étais armé, agitée avec violence, rencontra le poignard de l'un des deux brigands, et se brisa par le milieu. Ma rage alors n'eut plus de bornes : avec le tronçon du fer resté dans ma main, je fondis sur celui qui était le plus près de moi. Etonné de la véhémence de cette agression désespérée, le lâche allait abandonner le combat ; mais Collard, toujours guidé par la vengeance, s'élança au devant des coups que je lui portais. Je résistai vainement à leurs efforts réunis ; épuisé bientôt par une défense opiniâtre, couvert de sang et de blessures, je tombai moi-même sans mouvement aux

pieds de mes deux assassins.

Tandis que je gisais étendu sur la terre, les cris de Maria parvinrent quelques moments encore à mon oreille ; mais ils s'étaient déjà perdus dans le lointain, et un silence profond régnait autour de moi, lorsque je sentis mes sens s'éteindre et ma vie s'évanouir.

XI

PLUS D'ESPERANCE

Lorsque, pour la première fois, je relevai mon front couvert de la pâleur de la mort, je me trouvai sous une hutte pauvre et sombre, étendu sous une misérable couche. A côté de l'humble grabat, un seul être était debout. L'extérieur de cet homme annonçait l'indigence.

— Mon noble seigneur, me dit-il d'une voix émue, vous voyez en moi un laboureur qui tient de vous tout ce qu'il possède. Les orages avaient ravagé mon petit champ ; ma misère était affreuse... J'allais mourir !... Une noble dame parut dans cette contrée, dans sa charité, elle visita cette cabane, et tendit une main compatissante au malheureux qui l'habitait. Puisse le ciel protéger à jamais la comtesse Maria de Morelly !

Au nom de Maria, toute ma pensée se reporta sur mon épouse !... J'invoquai le ciel !... A grands cris j'appelais Maria ! A son nom adoré, je mêlais tour à tour des prières et des imprécations !...

— Tranquillisez-vous, me dit cet homme compatissant. Le crime a causé vos malheurs ; mais le ciel vous vengera !... En attendant l'heure de sa justice, dans mon humble cabane, goûtez un repos nécessaire.

— Depuis quel temps suis-je ici ? lui demandai-je

— Voici la deuxième nuit depuis que votre château devint la proie des flammes.

— Qui m'a conduit sous ce toit hospitalier ?

— Un étranger que je n'a vu que cette fois, vous déposa sur cette couche.

— Le nom de l'inconnu ?

— Je l'ignore. En me quittant, cet homme mystérieux vous recommanda à mes soins, et me fit jurer de ne révéler à personne avant son retour votre présence en ce lieu.

— Et tu as obéi ? dis-je à mon hôte.

— Pensant que c'était pour votre bien, j'ai tenu serment, noble comte, me répondit-il.

A continuer